

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 44, Number 1, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103897ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103897ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1976). Pages de journal. *Assurances*, 44(1), 72–82.
<https://doi.org/10.7202/1103897ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale du Canada

15 septembre

72

Certains prêtres veulent tellement être dans le vent qu'ils mettent du vent dans leurs sermons, affirme André Frossard dans sa chronique du *Figaro*. Et il cite le père Bruckberger qui n'a pas hésité à écrire: « Envoyez-nous un Molière au langage simple et direct... ». Comme certains sociologues gagneraient à le comprendre! Toute science a son jargon, mais comme la sociologie pousse loin cet art de dire les choses dans le plus grand nombre de mots possible et dans une langue qui n'a même pas le mérite d'être poétique. Je pense à certain chanoine, collègue du feu curé Labelle. S'il est fécond et intelligent, comme il gagnerait à se rappeler la prière du père Bruckberger au Seigneur.



Nous partons tout à l'heure pour Saint-Paul de Vence. Il faudra traverser Nice, qui restera encombrée tant qu'on n'aura pas construit une route dans les hauteurs, permettant d'éviter la ville et la Promenade des Anglais, où se concentre la circulation d'est en ouest et d'ouest en est. La route est en voie, mais l'allure des travaux est lente.

Comme est beau ce trajet qui mène à la ville par la Moyenne ou la Haute Corniche! L'autre soir, nous avons emprunté la Moyenne pour nous rendre au Château de Madrid avec Hussein Enan, où nous attendaient nos hôtes, au plus pur accent de Londres; ce qui ne veut pas dire à l'accent *cockney*. Comme le jugement porté sur les langues varie souvent d'un pays à l'autre! Dire de quelqu'un qu'il a l'accent de Paris, ce n'est pas inférer qu'il a celui du titi parisien. Tandis que, pour moi tout au moins, l'accent de Londres n'est pas le *broad english*, mais cet argot bien particulier fait d'une gouaille populaire bien amusante quand on parvient à en percer les mystères.

Nos hôtes étaient charmants et la chère excellente. Je ne sais pourquoi je me suis rappelé ce dîner que Mlle L. nous avait offert au même endroit. Enrhumé, je lui avais demandé de manger à l'intérieur.

En nous rendant à la salle à manger, nous avons croisé des Russes invités par notre ami C. Très curieusement, ils avaient interprété notre départ comme un refus de dîner au même endroit que les *méchants Russes*. C'est C. qui, le lendemain, nous l'avait dit en souriant.

Dimanche, 16

Nous sommes allés à la messe à la cathédrale de Vence. Le bedeau est une jeune femme au dos largement décolleté et aux seins bien soutenus à l'aide d'une superstructure, qui aurait rendu rêveur l'évêque Godeau. Dans sa niche, il surveille ses ouailles, qui ont bien changé depuis qu'il s'était fait nommer évêque de Vence et qu'il était devenu le champion de la vertu et des bonnes mœurs, après avoir eu une vie assez dissolue si l'on en croit les mauvaises langues de l'époque.

73

À la sortie, nous avons serré la main d'un vicaire sympathique qui recevait ses paroissiens avec le sourire.

Puis d'un pas lent, nous nous sommes dirigés vers la place Peyra, où nous déjeunerons quand la boniche aura bien voulu accéder à nos doléances et prendre la commande. Quand une serveuse ne veut rien écouter, elle n'entend rien. Plus on insiste, moins elle est prête à servir. C'est un peu comme au gouvernement quand on cherche à faire venir son dossier vers le haut de la pile. Seuls certains y réussissent. Il y a quelques années, E.C. parvenait avec des arguments ad hoc à faire reprendre le bas de la pile au dossier de Sainte-Adèle, chaque fois qu'il menaçait d'être le prochain à régler. Aussi, les travaux de l'aqueduc traînaient-ils en longueur. Quand je lui reprochais son intervention, C. prenait un air modeste. Un jour enfin on se décida à examiner le dossier sous la pression de gens exaspérés. Et c'est ainsi que nous eûmes de l'eau propre.

Mais comme on est loin de Vence, de la place Peyra et du déjeuner que la boniche se décide à nous servir ! Tout vient à qui sait attendre, lui ai-je dit en souriant. Et comme il est agréable, malgré tout, d'attendre sous le platane qui étale ses branches au-dessus de nous et rend fraîche cette salle à manger en plein air. Germaine me fait observer qu'il s'agit non pas d'un platane, mais d'un marronnier. Je corrige donc, même s'il m'est indifférent que ce soit l'un ou l'autre. Voilà comment s'écrit l'histoire, dit Mère Maria Bossina, en faisant valoir son esprit critique quand son seigneur et maître arrondit vraiment trop les angles.



Cette année, la Résidence, où nous venons depuis plusieurs saisons, est limitée à l'annexe. Yves Montand a acheté le reste de l'établissement et l'a transformé en un café de la Place, où affluent les visiteurs du jour. Fatigués de la promenade à pied dans la vieille ville aux ruelles montantes et aux escaliers abrupts, ils viennent se reposer sur la terrasse, en regardant les joueurs de pétanque lancer leurs boules sur une surface à peu près plane, garnie d'un sable rouge très fin, dans lequel, il est vrai, l'orage a fait des ravages l'autre soir. Dans un pays où il pleut rarement, on est étonné de la violence de ces orages qui font tomber des trombes d'eau, avec accompagnement de cymbales, bruyantes et percutantes, comme dans une symphonie de Berlioz ou de Wagner.

Yves Montand a fait une bonne affaire, en supprimant un concurrent à la *Colombe d'Or* et en accueillant sur sa terrasse les assoiffés du samedi et du dimanche. Chaque année, ils sont plus nombreux, au point que la file d'autos s'allonge des deux côtés de la route pendant un kilomètre. À cause du bruit, nous devons renoncer à venir en septembre prochain après le *Rendez-vous*; à moins que nous allions ailleurs où le silence, tôt le matin et tard le soir, n'est pas rompu par ces infernales machines à deux et à quatre roues, dont les pétarades me crispent comme les âneries percutantes de certains sociologues.

Ce matin, je suis allé faire le tour des remparts, en empruntant le chemin de ronde. Le temps est maintenant au frais, après avoir été longtemps très chaud, trop chaud pour mon organisme de Nord-américain, réagissant mal à une température humide et sub-tropicale, comme celle que nous avons eue à Montréal, à Monte-Carlo et ici.

Comme est plaisant ce pays où tout est disposé pour le plaisir des yeux ! Dans cette vieille ville bien défendue, par un ravin profond, contre les Sarrasins d'autrefois, subsistent les vestiges d'une civilisation moyenâgeuse adaptée aux besoins du jour. Ainsi, ce matin, le long des remparts, je voyais un petit parc de stationnement, bien conçu, précédé et entouré d'un vieux mur de pierre, d'un palmier, de lauriers roses encore en fleur et de quelques oliviers. C'est un exemple — bien simple — de ce qu'on a fait de cette vieille ville en l'adaptant aux nécessités du moment, tout en l'humanisant.

Germaine et moi serons désolés de ne plus y venir, mais vraiment la horde des touristes est envahissante. Il faut refuser d'entendre et de voir ce qui nous déplaît, dit ma très sage femme. Mais je me défends mal contre ces grondements de moteurs en furie et contre ces pétarades

des deux roues, dont les conducteurs se font valoir en prenant le silence d'assaut.



Quel endroit extraordinaire que ce Château de Madrid placé sur son piton qui surmonte la mer, dont je parlais précédemment. Tout y est luxe et bon goût.

Pourquoi me suis-je rappelé en écrivant cela cette remarque de notre amie *** : « Quand je dîne à l'extérieur, je préfère être l'invité de gens riches. Ainsi, j'ai quelque chance de bien manger. » Ce qui n'est pas nécessairement vrai. D'autant plus qu'on paie souvent par un ennui profond une chère délicate et coûteuse. Ce qui n'était pas le cas ce soir-là. S'il est vrai qu'on ne doit pas chercher à faire des économies au Château de Madrid, on y mange délicieusement. Je pense, en particulier, à un loup aux fenouils qui était un des plus belles délices qui soient.¹ Je pense aussi à la conversation très agréable avec des gens de Londres, de Milan et de New-York, pour qui manger et parler sont des plaisirs d'égale qualité.

75



Entendu au restaurant, l'autre jour, certains mots bien amusants. Voici le premier. Je demande au garçon qui m'apporte la note si le service est compris dans l'addition. Oui, me répondit-il, mais pas le pourboire . . .

Un autre à qui je pose la même question me dit : « Oui, monsieur, mais bien mal ».

En déjeunant à Saint-Paul, quelques jours plus tard, je vois entrer un camelot qui crie les journaux qu'il a à vendre. Puis, comme personne ne lui achète un seul exemplaire, il tourne les talons, s'en va et lance à mi-voix : « La vente est terminée pour cause de soif. C'est l'heure du pastis ».

Tout cela est dit gentiment par des gens qui restent de bonne humeur, même s'ils n'ont pas tout ce qu'il leur plairait d'avoir.



Avant mon départ, Alice m'a remis à l'aéroport un exemplaire de *Call-girls* d'Arthur Koestler. Je l'ai lu avec beaucoup d'amusement

¹ Me trompé-je en écrivant « un des plus belles délices » ? Ce mot comme *amour* et *orgue* étant masculin au singulier et féminin au pluriel.

d'abord, puis avec un peu moins d'intérêt au fur et à mesure que j'avancais dans la lecture du livre. Koestler nous présente, sous une forme romancée, les membres d'un séminaire, tenu en Allemagne et auquel assistent des savants venus du monde entier, avec leurs idées-choc, leurs manies, leurs jalousies et aussi leur charme personnel. Tout ce monde se réunit pour discuter de l'avenir de la paix, au frais de quelqu'un, mais de qui ? On ne le sait, pas plus qu'avec les gens de l'*Oxford Movement* qui envahissent la ville. Chacun développe ses idées et accueille celles des autres avec un esprit critique, qui tourne à l'aigre ou à la hargne, sans que celui qui en est l'objet s'en préoccupe ou s'en offusque. Il y a si longtemps qu'on les convoque ainsi, ces *call-girls* de l'intelligence. Ils reprennent dans la discussion ce qu'ils ont déjà dit ailleurs dans leurs livres ou dans des colloques futiles ou utiles quand ils n'ont pas lieu trop souvent et quand ils réunissent des gens qui cherchent des idées nouvelles et apprennent ce que d'autres pensent ou ont trouvé. Koestler n'a voulu y voir que l'aspect un peu comique de ces maniaques de l'intelligence, arc-boutés dans leurs systèmes, insupportables souvent et qui sont à la disposition de ceux qui les convoquent parce qu'ils croient en la vertu de ces rencontres. Comme d'autres, les congressistes sont là pour satisfaire un instinct qui, pour ne pas être le même, procède de la même bonne volonté à répondre à l'appel.

Dans les pages de Koestler j'ai retrouvé certains types que j'ai connus dans nos rencontres de La Société Royale du Canada, avec leurs idées fixes, leur gentillesse, leur originalité et leurs manies.



Hier au Musée Maegh, visite de l'exposition Malraux. Elle est intéressante surtout par les documents que l'on a réunis pour rappeler les idées de l'homme, ses voyages, ses œuvres et la part qu'il a prise à la guerre d'Espagne, puis sa conversion au Gaullisme et ses travaux qui ont donné le *Musée Imaginaire*, cet extraordinaire recueil de très belles choses qui foisonnent dans le monde. Et puis quelques-unes de ses idées fracassantes sur la culture, lui qui en fut le premier ministre en France. C'est à lui, je pense, que s'adressa Georges-Émile Lapalme quand on lui permit de former son premier ministère de la culture dans la province de Québec. Il faudrait s'incliner devant ce dernier quand ce ne serait que d'avoir fait accepter l'idée que c'est en achetant certaines de leurs œuvres qu'on peut le mieux aider les artistes. Un peintre

qui ne vend pas ses œuvres est un peu comme un écrivain qui n'écoule pas ses livres ou dont personne ne parle. Les deux ont besoin qu'on les estime et qu'on le dise, même mal.

Autour de la documentation sur Malraux, il y a des livres, des illustrations, des œuvres comme certains cartons de Chagall pour le plafond de l'Opéra et puis des peintures, des dossiers qu'on a réunis pour rappeler ce que fut l'homme, ce qu'il a aimé, et, enfin, quelques-unes de ces sculptures qu'il a rapportées du Cambodge plus ou moins licitement, à une époque sur laquelle il vaut mieux passer rapidement, à moins qu'on aime les ragots rapportés par sa première femme.

77

Dans la petite salle de cinéma, on donne trois films sur la guerre d'Espagne, dont *Espoir*, basé sur le livre de Malraux écrit dans le feu de l'action et puis *Guernica*, illustré par des personnages que Picasso a peints après l'horrible destruction de la ville par les troupes de Franco.

Voilà une exposition valable sans doute, mais un peu au-dessous de ce qu'on aurait souhaité pour l'auteur du *Musée Imaginaire*. J'y reviendrai, car il n'est pas toujours facile de juger quand les salles sont envahies par une foule où se trouvent des gens qu'accompagnent bébés, enfants et chiens tenus en laisse. Mais n'est-ce pas ce que Malraux aurait aimé malgré tout, s'il avait été là en ce jour de septembre, le seize d'un mois chaud et sans pluie ?

18 septembre

Nous sommes allés à Nice ce matin pour visiter l'appartement de Mademoiselle Raymond. Elle nous le cédera pour deux mois l'hiver prochain, mais, avant de l'occuper, nous voulions voir de quoi il avait l'air. C'est un logement de trois pièces donnant sur un petit jardin entouré d'une haie assez haute pour nous isoler des voisins. Vraiment, ce sera charmant pour Germaine qui y sera pendant les mois d'hiver. Je reviendrai à Montréal pour assister aux assemblées de conseil qui ont lieu vers la fin de février; je signerai les documents de la Nationale et de la Mutuelle Générale Française Vie avant le 15 mars — date ultime fixée par le contrôle des assurances — puis je reviendrai pour trois autres semaines.

Pierre Dupuy a, paraît-il, passé quelques mois dans l'appartement de Cimiez, après l'Expo de 1967. C'est là sans doute qu'il a écrit son livre sur la grande aventure qu'elle a été. On le sent vibrant

d'enthousiasme, comme il l'a été pendant toute la mise en marche, à travers les voyages qui lui ont fait parcourir le monde. Après cela, il était bien mal en point. C'est ce qui sans doute l'a fait se retirer loin de tous, dans ce petit logis, donnant par ses trois portes-fenêtres sur un jardin fleuri. J'espère moi aussi m'y isoler, loin de la neige et du froid, dans l'atmosphère gaie et vivante de Nice, l'hiver prochain.¹



78 Avant de partir de Montréal, j'ai écrit à Monsieur *** pour protester contre un article de la nouvelle loi des assurances dans lequel on défend aux agents et aux courtiers d'assurances d'être au conseil d'une compagnie d'assurances. Et dire qu'en France, la loi prévoit une double représentation des uns et des autres, que l'on considère comme un apport valable dans l'administration d'une société d'assurance. Si, au Québec, on les écarte, c'est pour suivre l'exemple du gouvernement fédéral qui, soit dit en passant, n'applique pas la loi, peut-être par réaction contre une ingérence provinciale, l'agent et le courtier relevant non pas du gouvernement central, mais de l'autorité provinciale.



Ce soir, il fait sombre et il commence à pleuvoir. À Monte-Carlo, l'autre jour, on me disait qu'il n'avait guère plu depuis le mois de mai. Dans la province de Québec, il a fait très chaud, anormalement chaud en juillet et en août; mais il a plu très souvent, au point qu'on n'a guère eu à arroser les gazons et les fleurs.

Au cours du rendez-vous, nous avons retrouvé à Monte-Carlo la même chaleur, pesante, lourde et la même humidité. Très corrects, élégants même, les délégués se sont d'abord présentés en costume de ville, puis les vestes sont tombées, ainsi qu'à l'automne les arbres se débarrassent de leurs feuilles comme si elles étaient devenues trop lourdes.

J'ai été désappointé de certains des travaux présentés cette année. Pour la revue, je picorerai quelques extraits, mais je ne reproduirai pas les textes in toto, comme je l'ai fait les années passées. Je chercherai dans l'un d'eux, cependant, les témoignages du travail accompli par l'Assemblée plénière dans le domaine de la prévention en France. Parlant

¹ Inexact, dit Mlle Raymond. Je ne corrige pas, même si c'est à Cannes qu'il s'était réfugié, me dit-elle.

d'un essai d'extincteurs automatiques fait à Clermont-Ferrand, Monsieur B. n'a fait aucune allusion, comme il fallait s'y attendre, aux données fournies par notre associé André Towner. Je crois qu'il serait bon qu'on en parle dans la revue, non pas pour se vanter mais pour montrer la collaboration de certains courtiers dans l'œuvre commune de prévention des incendies.



Lu, cette nuit, dans *l'Express*, l'article de Jean-Jacques Servan-Schreiber sur les événements du Chili. On le sent à la fois peiné et inquiet de l'avenir dans un monde où l'on est rendu à se dire, sur l'invitation de certains intellectuels russes comme Soljenitsyne et Sakarov, horrifiés du régime soviétique et des interventions dans la liberté personnelle des individus, que le scandale de Watergate n'est rien à côté du régime de peur et des moyens employés pour le maintenir, qu'on pratique en Russie. Comme il faut que le régime soit intolérable pour qu'on ne craigne pas de le dénoncer à l'étranger, avec tous les risques personnels que l'on court ! On n'a pas recours aux bombes en U. R. S. Smême, mais simplement aux journaux étrangers qui, sentant combien l'abus continue d'être intolérable, protestent à qui mieux mieux, partout en Occident. Dans quelle mesure réussira-t-on à y faire relâcher l'emprise du régime sur les intellectuels ? On ne sait vraiment pas. Les tsars faisaient exécuter les révolutionnaires ou les envoyaient en Sibérie; les dirigeants actuels de la Russie les font emprisonner ou les déclarent fous et les envoient dans des hôpitaux psychiatriques. Mais le peuple ne se soulève pas. Peut-être seuls les intellectuels souffrent-ils profondément de se voir imposer un pareil carcan et de ne pas pouvoir s'exprimer librement ! Les autres, les gens du peuple, n'en demandent pas tant pourvu qu'on leur permette de vivre, de se loger, de se nourrir à peu près convenablement et qu'on fasse périodiquement un éloge suffisamment habile du régime. Les intellectuels ont toujours été au point de départ des révolutions. Pour que celle de 1917 réussisse cependant, il a fallu une guerre terrible, un groupe très actif appuyé par les Allemands et un peuple non seulement très malheureux, mais conscient de sa misère.

L'aventure d'Allende a profondément atteint Servan-Schreiber.¹ On le conçoit. Pour celui-ci, Allende est non seulement un homme qui

¹ Plus tard, dans *la Paille et le grain*, François Mitterrand exprimera le même sentiment de révolte.

meurt pour ses idées et le régime qu'il a instauré, mais pour lui, c'est aussi la faillite d'un système que Jacques Servan-Schreiber appuie, sinon dans toute sa pensée, du moins dans son intention principale. Avec 36% des voix, le chef politique au Chili a cherché à diriger le pays comme il l'entendait. Au point de vue économique, son effort fut pénible. Tous ceux à qui il prenait leurs entreprises se sont ligüés pour le faire sauter avec l'aide de l'armée. Ils étaient puissants et ils ont entraîné des généraux avec eux. Pourquoi avoir voulu mettre la main sur tout, en nationalisant tout ? Qu'on ait voulu corriger les abus, modifier une structure ou tout au moins en tirer le maximum pour permettre à l'État d'accomplir son œuvre, très bien ! Malheureusement, on n'a pas voulu ou su, comme en Suède, laisser le maximum d'initiative à l'entreprise individuelle, tout en la taxant lourdement. Ainsi l'État aurait pu vivre sans avoir à tout démolir. Pourquoi faut-il qu'avec le socialisme triomphant, on soit tenté de tout faire disparaître avec le risque de faire sauter les équipes et de ruiner l'économie ? Croit-on qu'il soit essentiel que tout cela se fasse avec une telle rapidité que l'équilibre du milieu en soit ébranlé ? Si oui, on voit par le drame Allende à quoi on expose le pays et le régime nouveau.

Mais voilà aussi que, même dans le régime de la sagesse politique en Suède, l'avenir du socialisme est mis en cause comme système de gouvernement, au moment même où meurt le souverain qui a le plus fait pour assurer la bonne marche et l'équilibre de son pays.

On comprend très bien que Jean-Jacques Servan-Schreiber soit profondément troublé, lui qui, à titre de réformateur, de successeur du radical-socialisme, cherche par ses écrits, ses discours et son exemple à modifier le régime actuel pour le remplacer par celui qu'il a imaginé et qu'il défend du bec et des ongles. Pour comprendre ses idées, il faut lire son livre-programme *Le Manifeste Radical*. Il y écarte l'héritage et plusieurs idées reçues par la bourgeoisie; mais il y fait valoir la vertu de l'initiative et l'intelligence de l'homme isolé ou englobé dans le cadre de l'entreprise étatisée.



En ce moment, l'affaire Lip soulève les passions en France. Grande entreprise d'horlogerie de Besançon, Lip est tombée en faillite, puis a été reprise par ses employés, qui ont sorti et vendu le stock, pris la caisse, immobilisé les machines en enlevant certaines pièces

indispensables; bref ils ont fait tout ce qu'on ne reconnaît pas dans une société organisée, où l'on invoque les droits de la propriété privée. Au nom de la solidarité collective, les syndicats appuient les dirigeants du mouvement et les ouvriers de l'usine. Le gouvernement est intervenu. Il a nommé un négociateur, qui est venu à la conclusion que l'affaire serait rentable pourvu

- a) qu'on réduise le personnel;
- b) qu'on procède à des réformes de structure;
- c) que la désorganisation à laquelle on s'est livré et les vides creusés dans les inventaires ne soient pas fatals. Pourvu aussi que le personnel soit prêt à certains sacrifices pour permettre à l'entreprise de se reprendre.

81

Tout cela pose deux questions très graves:

Le droit au travail, mais aussi

le droit à la propriété.

Dans aucun régime, on ne peut permettre aux ouvriers de prendre la direction de l'entreprise, de tout chambarder, de se servir eux-mêmes, puis d'imaginer que tout reprendra comme auparavant.

Il y a là une manifestation très grave de l'opposition du travail et du capital. On en a eu des exemples dans la province de Québec. À Cabano et au Témiscamingue, on a fait valoir le droit au travail mais avec beaucoup plus de modération. Dans le deuxième cas, les intéressés et le gouvernement ont imaginé une collaboration dont il reste à attendre les résultats. Mais nulle part a-t-on été aussi loin que chez Lip dans la voie des revendications et de l'action dévastatrice par les intéressés eux-mêmes.

20 septembre, dans l'avion de Nice à Paris

Rencontre d'un couple charmant hier à l'auberge du Soleil de Saint-Paul-de-Vence. Lui, long comme un jour sans pain, chirurgien, qui se refuse absolument à parler de l'assurance-maladie au Québec. Et pourtant comme il y aurait à dire entre nous, face à ce bar où il est assis en attendant que le déjeuner soit servi. Fils de grand bourgeois, bourgeois lui-même, il est gentil, souriant. Elle parle de son père

qui a fini ses jours en Lusitanie, là où se réfugient les rois détrônés et les diplomates canadiens en rupture d'ophtalmologie ou fatigués d'une pratique du droit peu rémunératrice. D'autres viennent du journalisme ou de la bureaucratie qui n'en veut plus ou dont ils ne veulent plus eux-mêmes. Faut-il dire que cette gent d'Amérique est intellectuellement fort intéressante et qu'elle représente bien le Canada et son fleuve géant auprès des successeurs d'Henri le Navigateur ? Assurément. Elle y coule des jours heureux, en attendant le dernier, celui qui est suivi d'un voyage de retour aux frais de l'État, sans soulever, hélas, autre chose qu'un intérêt poli de la part de ceux qui sont restés en terre canadienne. Tant il est vrai que le souvenir est chose fugace, qui ne dure guère plus longtemps que ne durent les roses.

Celui dont on évoque le souvenir, du haut des tabourets du bar, est l'un des plus intéressants de ces diplomates catapultés en terre portugaise. S'il a eu une carrière de médecin, à la fois active et valable, il a laissé derrière lui une œuvre écrite qui va de l'arpent québécois à la civilisation précolombienne et à Christophe Colomb, ce découvreur dont on sait qu'il a existé, mais dont on ignore s'il était de Gênes ou d'ailleurs, s'il était juif ou gentil.

Je n'ai pas pensé à évoquer devant cette jeune femme charmante et souriante une anecdote qui montre comme notre ami avait le goût du canular. Un dimanche matin, on sonne chez lui. Il se trouve devant un patient à l'œil gonflé et larmoyant. Il regarde, puis enlève la poussière qui fait souffrir le pauvre homme, la dépose à côté et, à la demande du patient soulagé, répond: « C'est cinq dollars ». L'autre furieux proteste. Alors plein de bonne volonté, l'ophtalmologiste secourable dit simplement: « Voulez-vous que je la remette en place ».

Il était ainsi: simple et complexe, fantaisiste et travailleur acharné dans un domaine qui lui plaisait, cynique aussi parfois. Il a vécu la vie qu'il a voulue. C'est par là qu'il a montré qu'il voulait bien ce qu'il désirait.

Et pendant ce temps, notre aimable amphitryon, barbu et un peu mélancolique il est vrai, faisait préparer le repas que le diplomate aurait goûté sans doute, car, chez André, on mange bien et notre ami aimait bien manger. Le cadre lui aurait plu également, avec la vue sur la vallée et, au loin, Saint-Paul: ville fortifiée qui dresse ses murailles dans un paysage nettoyé par l'orage d'hier.